

LA CROIX ET LE CROISSANT

Que survienne un danger : le Chrétien se signe, le Musulman invoque. Le Chrétien fait un geste symbolique, le Musulman dit une parole rituelle. L'un trace sur son corps la marque de sa rédemption. L'autre élève sa voix pour citer le nom d'Allah ou l'un des autres noms divins transmis par le Coran. Entre le geste et la parole, ce corps pris à témoin du sacré ou cette voix qui prononce les mots révélés, se place la distinction : fils de Dieu ou peuple du Livre. Jusque dans le réflexe du croyant le plus simple au même évènement – un danger soudain aperçu ou évité – le Christianisme se manifeste comme Incarnation, l'Islam demeure une religion du Verbe divin, unique et transcendant.

Le mystère chrétien saisit l'homme dans toute sa réalité de chair, sa densité matérielle et pesante. Le fidèle peut bien, pour un instant, donner au tracé de la croix les directions de son corps.

En vérité, la Passion du Christ l'a déjà investi, à jamais, du signe sacré.

Pour l'Islam, Dieu est absolue et transcendance. Il est toujours au-delà. Au-delà de toute comparaison, au-delà de toute forme, de toute imagination humaine. L'attacher d'aucune manière aux choses créées serait un acte d'idolâtrie. Dans le geste du signe de croix, le Musulman verrait comme un mouvement d'appropriation. L'homme qui décrit lui-même, de sa main, sur son propre front, sur sa poitrine, la marque du divin, lui semblerait presque sacrilège. Le mouvement de l'Islam est inverse. Non pas le geste qui attire, mais la voix qui s'élève. Non pas l'action physique, qui « incarne » le signe, mais ce que l'homme a de plus immatériel : le souffle, une abstraction. C'est ainsi également que l'Islam ne connaît pas d'hostie. Rien qui rappelle l'eucharistie ; la prière tient lieu de communion. Le divin ne s'incorpore pas, il se nomme. Le Chrétien fait de son corps même le lieu du mystère. Le Musulman fait de sa voix l'écho du Verbe incomparable qui se répercute à travers les noms divins.

Ainsi donc, toutes les fois qu'un Chrétien ferait le signe de croix, le Musulman prononce une formule d'invocation. A l'entrée de la mosquée, avant de prier, à tous les moments décisifs de la journée, au moment de boire l'eau ou de rompre le pain, de commencer un travail ou de partir en voyage, il récite le « BISMILLAH », la formule : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ». Quand l'action est achevée, il rend grâce : - Gloire à Dieu – Al hamdou li'Allah -. A l'instant de mourir, il prononce encore une phrase rituelle. Jamais le caractère (incarné) du Christianisme, - abstrait – de l'Islam n'apparaît avec une force telle qu'au moment de la mort. Une dernière fois, le Chrétien voit se tendre vers lui un crucifix. Quoi de plus concret que ce geste du mourant qui saisit la croix, qui la baise. Le Musulman, à l'heure de sa mort, lève un doigt pour attester une dernière fois l'unité de son être ainsi que l'Unité de Dieu, et il dit la profession de foi islamique, la chahada – Il n'ya pas d'autre dieu que Dieu -. L'un reçoit les sacrements, il communie dans le mystère qui s'accomplit

et dont il participe. L'autre affirme sa foi, il témoigne et attend que se vérifient sur lui la promesse divine et le jugement.

Or, précisément, c'est la chahada qui est le véritable signe de l'Islam, et non pas le croissant, dont l'adoption comme emblème est tardive. Les premiers drapeaux musulmans portaient le texte de la profession de foi. Jamais le croissant n'a fait abandonner le symbole originaire. Ainsi, de même que le Verbe révélé tient la place de l'Incarnation, de même que c'est le Coran et non pas Mohammed qui correspond au Christ, une fois de plus c'est un texte écrit, la chahada, et non pas une image, le croissant, qu'il faut mettre en regard de la croix.

Toute la civilisation musulmane est ainsi dominée par le Verbe. Aux icônes byzantines, l'Islam oppose le déroulement abstrait de l'arabesque où s'inscrivent les versets de la révélation. Les cathédrales ont été comparées à des évangiles de pierre. La mosquée ne présente pas l'abondant symbolisme des églises, on pourrait soutenir que le véritable monument de l'Islam est le Coran, cathédrale du Verbe divin.

Iconoclaste, l'Islam l'est donc jusque dans le signe qui le symbolise : une parole au lieu d'une figure. Plus encore, cette parole dit la vanité de toute forme, de toute réalité qui serait prise comme une fin en soi. Rien n'existe que par Dieu, toute valeur vient de lui. Mais affirmer quoi que ce soit d'Allah, lui attribuer l'Être ou une qualité quelconque, c'est déjà le diminuer. L'affirmation immobilise un aspect de la réalité. La foi qui se fige et se coagule sur cet aspect seulement devient à son tour idolâtrie. Aussi, grammaticalement, la chahada se construit-elle non pas comme une affirmation, mais comme une double négation. – Rien n'est Dieu si ce n'est Dieu --. Dans la formule arabe, les deux négations se répondent en assonance. – La ilaha illa Allah --. Ainsi, par la coupe de la phrase comme par le contenu, la formule qui sert de symbole à l'Islam est d'un dépouillement absolu. – Mon signe est de n'en pas avoir – disait d'Allah le poète mystique Djallal ed-Dine Roumi.

La croix, elle, n'implante pas seulement le divin sur la terre. Elle l'implante par une tragédie. Scandale pour le Juif et le Musulman, mais aussi pour beaucoup de Chrétiens des premiers temps. Dieu fait homme ne détruit pas ses ennemis. Au contraire, c'est Lui, le Juge, dont on fait le procès, Lui qui souffre, que l'on torture et qui meurt humilié. On n'arrivera jamais à concevoir assez la stupeur des hommes du désert, eux les serviteurs du Tout-Puissant. Aujourd'hui une longue ferveur religieuse a sublimé la croix. Mais, à l'origine, elle n'est qu'un instrument de supplice infamant. Cicéron disait déjà dans l'*In Verrem* : " crudelissimum deterrimum suppliciumservitutis summum extremumque supplicium ". L'étrange signe pour les adorateurs du Verbe ! Afin d'éviter le " scandale de la croix ", les Basilidiens vont jusqu'à soutenir la thèse de la substitution. Jésus aurait été remplacé par Simon de Cyrène. Le Coran dit : " Ils crurent l'avoir crucifié. Mais il leur sembla seulement ". Les théologiens musulmans ont écrit des volumes de commentaires pour interpréter ce " chabiha lahoum ", --il leur sembla --. Les monophysites, souvent si proches de

l'islam, acceptent le symbole de la croix, mais refusent d'y figurer le Christ en souffrance. Les conciles s'interrogent. Plusieurs siècles passèrent avant que la Croix ne fût retenue comme signe du Christianisme. D'autres symboles, le bon berger, le poisson, semblaient devoir l'emporter sur elle. En Gaule, le signe de la croix n'apparut qu'au VI^e siècle. La nudité du Christ suffit parfois à rebuter le croyant. Dans le " De gloria martyrum ", Grégoire de Tours raconte le songe d'un prêtre qui vit le crucifix de la chapelle s'animer. Le Christ descendit et demanda un manteau pour couvrir sa nudité. N'ayant pas donné de vêtement, le malheureux prêtre fit, le lendemain, un cauchemar où Jésus le rouait de coups.

Enfin, en 692, un concile promulgua le canon suivant : " Dans certaines images, on représente le Précurseur montrant du doigt l'Agneau.....Après avoir accueilli d'abord ces figures et ces ombres comme des signes et des emblèmes, nous leur préférons aujourd'hui la grâce et la vérité, c'est –à-dire la plénitude de la loi de Jésus, vivant en chair, souffrant, mourant pour notre salut et acquérant ainsi la rédemption du monde.

Le canon de 692 annonce l'esprit occidental. On peut y voir l'un des premiers manifestes d'une Europe qui se crée en répudiant les gnosés et les symboles. Elle ne veut plus d'ombres pour emblèmes. Elle préfère la personne de chair au mythe spirituel, le drame vécu à la contemplation, accepte la souffrance comme une dignité.

Un de mes amis a, dans sa maison, un mur décoré de nombreux crucifix. Les plus anciens, en haut, sont des images de rigueur. Le Dieu cloué sur la croix reste un Dieu de Justice. Les bras écartés indiquent toujours les dimensions de l'univers. Dans le suivant, les bras s'abaissent un peu : ils ne commandent plus, ils accueillent. Puis, en même temps que le corps se fait anatomie commencent à paraître les signes de la douleur. Jésus n'est plus l'axe même de la croix. Il pend et son corps qui pèse et se désarticule fait plier les branches. Avec le baroque, le corps pantelant se vrille autour du support qu'est devenu la croix.

Mais, dès 692, l'Europe avait pris parti pour l'expérience tumultueuse de l'individu contre la certitude abstraite des vérités universelles. Déjà, elle se voulait tragique.

Le remplacement de l'allégorie, telle que le bon berger, par la marque de l'Incarnation, puis le passage de la croix nue, signe de la rédemption, au crucifix sculpté, signe de la souffrance, traduisent le mouvement même d'une civilisation. L'islam passe, pendant ce temps, de la *chahada*, le signe écrit, au croissant, l'image symbolique. Mais ce changement répond moins à l'évolution d'une sensibilité qu'à des transformations politiques. Le croissant est lié à l'histoire des Ottomans, dont il est l'emblème. Cependant, leurs prédécesseurs Seldjoukides le connaissaient déjà. C'est en se faisant les soldats de l'islam que les Turcs lui donnent son nouveau symbole. Aussi la réaction émotive au croissant est-elle bien plus forte en Europe orientale qu'en Occident. L'emblème rappelle d'incessants conflits. Et « la croix sur Sainte Sophie », pour y remplacer le croissant, a été longtemps le rêve des slavophiles.

Le croissant est apparu dans la dernière période des Croisades. Cependant, il n'aura jamais la valeur presque sacramentelle de la croix. Le Croisé coud deux pièces d'étoffe sur son propre corps. Il est littéralement *cruce signatus*, ceint de la croix. Mais, tandis qu'il traduit fort exactement le nom de ses adversaires par *mousallibine* (de *saliba*, la croix), le Musulman s'intitule lui-même *mou'min*, le fidèle. Alors même qu'il combat sous le croissant, il se réfère encore à une profession de foi plutôt qu'à un signe. Et quand il tombe, il est *chahid*, martyr, mais le mot a exactement la même racine que *chahada*, le témoignage oral de l'Islam.

Le croissant est d'abord signe distinctif, signe de ralliement dans la bataille. Il n'adhère pas au corps du guerrier. Il est un ornement du casque ou du bouclier, se porte sur les armoiries. Sa nature est héraldique, et cela seul mesure la distance qui le sépare du signe qui marque le Croisé. La héraldique, que les Chrétiens leur empruntent d'ailleurs, vient de pays musulmans et plus exactement d'Iran. Elle désigne tout en restant abstraite. Comme l'arabesque, elle est un moyen technique de l'art musulman pour éviter l'idôlatrie. L'Arabe transcende la matière par le Verbe, ou il la dépasse en mettant à vif sa structure, ses lignes de force, son réseau nerveux, et c'est le dessin arabesque. Le Persan dépasse la matière par la grâce de l'imagination et de la fantaisie, en dégagant ce qu'elle a de plus subtil, son parfum poétique, ou bien il stylise et c'est la miniature, c'est l'art du blason.

Aujourd'hui encore, le drapeau iranien est un emblème héraldique : un lion passant. La formule de la *chahada* sur le drapeau a été gardée par les pays musulmans les plus traditionalistes : Arabie Saoudite, Yemen. L'Afghanistan se réfère également au verbe, son emblème est composé du mihrab, l'absidiole qui oriente la prière, et du mimbar, la chaire du prédicateur : la parole qui invoque et la parole qui enseigne. Les Turcs sont restés fidèles au croissant de leurs ancêtres. De même, des pays de culture profondément islamique et qui entendent exercer un rôle de puissance musulmane, l'Egypte, le Pakistan, ont gardé le signe du croissant.

Un autre groupe comprend des pays jeunes sortis du régime des mandats, au personnel politique souvent éduqué à l'occidentale. Leurs drapeaux sont des combinaisons de couleurs, de lignes et d'étoiles qui symbolisent parfois des événements de l'histoire nationale moderne. Ainsi, les divers styles et phases du symbolisme musulman se reflètent encore dans les drapeaux des Etats.

Si l'emblème du croissant n'est pas d'origine coranique comme la *chahada*, il n'en est pas moins vrai que le Coran se réfère souvent au symbolisme lunaire. IL se réfère, par exemple, aux phases de la lune et au croissant pour évoquer la mort et la résurrection. Les exégètes, et surtout les mystiques, ont développé à partir du Coran toute une symbolique du croissant. Sur son image, on inscrit des noms sacrés, des formules rituelles. Des intersections de formes font surgir sa figure. Ainsi, à la Mecque, le spectacle d'une beauté abstraite, de l'espace circulaire blanc sur lequel se dresse le cube noir massif de la Ka'aba. Il en résulte de vastes arcs de cercle en forme de croissant. Mais là encore, c'est le Verbe qui domine. Et j'entends encore

ces pèlerins qui, jour et nuit, prononcent les noms divins en faisant le tour du sanctuaire. Leur procession inscrit, autour du cube noir, un cercle de prière ininterrompu.

On demandait à un Hindou : « Vos mathématiciens, dans le passé, n'ont-ils pas, eux aussi, tenté de résoudre le problème de la quadrature du cercle ? » A quoi l'Hindou répondit : « Pour nous, le problème serait plutôt le passage du cercle au carré. » Rassemblé sur lui-même, sans commencement ni fin, accompli, parfait, le cercle est le signe de l'absolu. Jusqu'au nombre irrationnel qui intervient dans son calcul et qui achève le mystère. Mais à peine prenait-elle conscience d'elle-même que la pensée occidentale se donnait pour tâche de ramener le mystère du cercle à l'évidence du carré, forme stable, d'une analyse commode et sur laquelle l'esprit de géométrie se flattait d'avoir meilleure prise. Le cercle, ou le croissant, est la figure de la contemplation intuitive, la ligne droite dessine le domaine du raisonnement. La quadrature du cercle permettrait enfin de calculer sans remords.

Pour l'architecture islamique, la grande entreprise était pareille à celle du sage hindou. Etant donné que le lieu de réunion des fidèles est une salle carrée, mais que seule une coupole est digne de représenter l'incommensurable grandeur divine, comment passer du carré au cercle ? Tel était le problème constant. Il fut résolu par les variations les plus ingénieuses des procédés techniques. A leur tour, les procédés techniques firent surgir, par nécessité, des formes décoratives nouvelles, trompes, « stalactites » ou « nids d'abeilles » afin de masquer la rupture des lignes et d'assurer le raccord d'un volume à un autre. De leur côté, les théoriciens des nombres et des proportions discutaient les propriétés symboliques des triangles croisés, octogones et autres polygones inscrits dans le cercle, qui permettaient d'approcher par degrés la forme absolue.

Dans le symbolisme oriental, indien surtout, la croix apparaît souvent inscrite dans un cercle. Ses bras forment les rayons d'une roue. L'intersection représente l'équilibre de principes complémentaires, et correspond au moyeu, pivot de la rotation.

La croix n'est pas alors qu'un élément d'une figure cyclique. Même quand elle se détache du cercle, il arrive qu'elle garde les traces de sa dépendance. Par exemple, dans la svastika, les liges à angle droit placées aux extrémités de la croix sont les tangentes de la circonférence. Dans certains cas, ces lignes sont incurvées et représentent alors des traces d'arcs de cercle. Ainsi la croix reste encore le symbole d'une rotation, d'une loi d'harmonie cosmique.

Mais la croix chrétienne n'a pas de limite, elle s'étend sans entraves. On peut en prolonger les bras au loin. Elle prend possession de toutes les directions de l'espace, qu'elle organise autour de ses axes. Elle n'est plus le symbole d'un circuit éternellement répété, mais d'une expansion infinie. Elle est davantage qu'un symbole. Par la Passion du Christ, la croix se fait aussi événement. Un événement. Un événement qui fausse la roue de la loi. La croix, tel un lévrier, détourne la roue fatidique, qui se brise en éclats. Le destin est devenu histoire. Le temps n'est plus un

cycle fermé. Une direction lui est donnée : ligne droite lancée en avant, vers l'avenir. L'aventure moderne s'accélère. L'homme occidental prend possession de l'espace intellectuel nouveau qui lui est ouvert, qu'il explore et qu'il organise. Rupture de la fatalité, l'histoire à l'occidentale est la quadrature du cercle temps.

L'Islam brise lui aussi la roue de la loi, mais de toute autre manière. Le croissant n'est pas une figure achevée, tout en l'étant presque. Il diffère de la sphère close, symbole de la perfection pythagoricienne, aussi bien que de la dharmachakra, la roue de tradition asiatique. Les théologiens musulmans disent que le croissant est à la fois ouvert et fermé, à la fois expansion et concentration. Le trait, juste au moment de se clore sur lui-même, s'arrête et laisse une ouverture. De même, l'homme n'est pas emprisonné dans la perfection du plan divin ? « Allah, dit la tradition, a couvert Son Visage à nu, le monde s'enflammerait aussitôt pour retomber en cendres. Ce retrait du Tout-Puissant, que symbolise également le vide dans le croissant, ouvre le champ à l'aventure humaine.

D'ailleurs, à tout moment la souveraine liberté de Dieu réserve l'inattendu, la merveille, la grâce. Une conception inflexible, linéaire du temps et de la causalité limiterait la puissance divine tout autant que le retour d'un cycle éternel. Ainsi donc, tout reste toujours possible s'il plaît à Dieu, « inch'Allah ».

Le signe du croissant apparaît surtout comme un emblème de la résurrection. Il semble se refermer, s'étrangler, mais voilà qu'une échappée ouvre sur l'espace libre, sans limites. Ainsi la mort paraît se refermer sur l'homme, mais celui-ci renaît à une dimension autre, infinie. On place donc le signe du croissant sur les tombes. Dans le symbolisme de l'alphabet arabe, la lettre (ن), qui a précisément la forme d'un croissant, arc de cercle surmonté d'un point, est aussi la lettre de la résurrection. Les prières destinées au service des morts ont des versets qui riment principalement en – n -. En arabe, cette lettre se prononce « noun », qui signifie également un poisson. Dans une parabole coranique, le poisson est emporté par Moïse jusqu'au « lieu où se joignent les deux mers, l'une douce et l'autre salée ». Or, à la croisée des deux mers, au point où s'unifient les contradictions, le poisson échappe à Moïse et retrouve son élément pour y renaître à une vie nouvelle. Le symbolisme de la lettre arabe « noun », et du croissant qui la figure, rejoint ici de manière curieuse, le symbolisme de la croix, représenté par la jonction des deux mers, et celui du poisson, emblème de vie, l'ichthyos, qui fut également, pour les premiers Chrétiens, un signe de la résurrection.

Le signe le plus pur de l'Islam, la chahada, réserve, tout comme le signe du croissant, l'espace pour la liberté. La formule se décompose en deux parties. D'abord il est dit que : « Rien n'est divin ». Celui qui récite marque alors un temps. Puis, d'une voix plus forte, il ajoute : « ...Si ce n'est Dieu ». Entre deux, le temps à vide, le hiatus. Dans ce vide est le balancement, le point d'indétermination où se joue la liberté.

Au cœur de l'homme aussi, l'Islam reconnaît un point d'équilibre indifférencié, que les mystiques appellent, par respect, le sirr, le secret. Celui-ci permet à l'homme de ne pas rester noué sur lui-même, bloqué sur sa condition de créature. Le sirr est la fine pointe de l'âme exposée à la grâce divine.

Ce point vierge, de la chahada comme de l'âme humaine, pourrait être figuré par l'étoile isolée qui brille dans l'espace libre du croissant. Le chapelet présente le même symbolisme. Il est composé de quatre-vingt-dix-neuf grains. Chacun d'eux correspond à l'un des Noms Divins. Le centième grain est absent, mais on sait qu'il existe, comme le centième Nom, inconnu, d'Allah. Certains disent que le centième grain est l'âme du croyant qui adhère à Dieu, que le centième Nom Divin ne s'invoque pas, mais qu'il est réalisé par l'état d'union mystique. L'étoile, au milieu du croissant, représente le centième grain. Le signe, dans l'espace libre, est le signe de l'union.

BAMMATE.

NAJM OUD DINE